

Dans les corps francs de la XV^e Brigade internationale

À Barcelone je descends du train et, tout de suite, c'est l'alerte. Les bombes tombent. Je ne peux sortir de la gare. Je vais dans le refuge, installé dans une grande galerie souterraine. Là, le chef du refuge, auquel je montre ma feuille de route, me donne une sorte de petite chambre, avec un lit, une table, une chaise, une couverture et un drap. J'ai de la chance, puisque tout le monde : enfants, femmes, hommes, dorment pêle-mêle dans les corridors. On me traite déjà comme un combattant. Dans la chambre la lumière brûle toute la nuit. J'ai mis sur l'ampoule un petit sac de papier bleu. Malgré cela je ne peux dormir. À tous moments on tape à la porte : des gens veulent entrer pour dormir par terre car il n'y a plus de place dans les corridors. Alors je décide de laisser la porte ouverte ; comme cela, toute une famille peut dormir par terre, enroulée dans des couvertures.

Au matin, le chef du refuge me donne la clef de la chambre. Je vais à la caserne des Reclutas. Je montre ma feuille. Aussitôt un capitaine m'emmène dans un bureau. Là, il me fait donner une carte. Elle a des numéros tout autour du carton ; au milieu il y a écrit : *Permiso d'Eslado Magor*. Avec ce carton on m'explique que je peux, tous les jours, aller manger dans toutes les casernes de Barcelone, on me donnera la même ration que les soldats des Brigades

internationales¹. Chaque matin, à 9 heures, je dois me présenter, pour l'appel, à la caserne des Reclutas ; là on me donnera un paquet de tabac.

Le capitaine me présente d'un bureau à un autre. J'ai passé la visite médicale : on m'a pesé, mesuré, examiné. On m'a gentiment interrogé dans les bureaux de la Brigade internationale. J'ai expliqué comment je suis rentré dans le pays. Ils sont très heureux. On me donne tous les papiers : un laissez-passer spécial pour présenter à toute heure, une carte de ration, des feuilles pour aller chercher de l'argent de poche. Quand je sors, à 11 heures, j'ai dans la poche trois paquets de cigarettes plus 5 000 pesetas et j'ai quartier libre dans toute la République espagnole.

Je cherche une chambre. J'en trouve une à Pueblo Neuf, pas loin de la caserne Espartaco. Là je vais dîner à 11 heures et le soir souper à 5 heures : un *surco* (petit pain), une assiette de soupe, un plat de haricots, un dessert (généralement une orange).

Comme je ne connais personne, je me promène. L'aviation ennemie bombarde toutes les deux heures ; ça tombe un peu partout. Je dîne à la première caserne venue, le plus souvent à la caserne Carlo-Marx à côté du jardin zoologique. Je vais aussi à côté de la poste, dans un bar basque : *Achourie*. Là je bois un pot-de-vin, un verre de vermouth. J'achète beaucoup de noisettes grillées. Je me régale. Le matin, après l'appel, je descends à la plage.

Les barques de pêche arrivent. Je mange à volonté des sardines sur le gril. Puis je vais au Barrio Chino (le quartier chinois) dans une boîte de nuit surnommée *Les Françaises*. La majorité des femmes y est française. Alors je parle avec elles, je fume, etc. Je vais au cinéma. Je connais aussi une cafétéria où l'on vend du lait en poudre mexicain et des *churros*. C'est toujours plein de monde.

Cette bonne vie durait depuis un mois. J'avais pris mes habitudes, fait des amies. Un matin, à l'appel, on crie mon nom. Je sors du rang ; on me met de côté ainsi que deux ou trois cents autres volontaires.

1. Depuis l'offensive d'Aragon, la XV^e Brigade internationale a transféré sa base d'Albacete à Barcelone.

On nous mène dans une grande salle. On se déshabille. On passe à la douche. Puis on nous donne chemise, pantalon, veste, tricot, tout kaki, très joli tissu ; ensuite un bonnet de police avec un pompon rouge, un ceinturon avec baudrier passant sur l'épaule ; puis des insignes à accrocher sur l'épaule gauche, une étoile à cinq pointes rouges, et sur l'épaule droite une tête de mort avec deux os croisés. Puis, on nous remet un grand carton où il y a un autre costume kaki plus clair, en tissu plus ordinaire, une cuillère, une fourchette, un bidon, deux draps, une couverture, une couverture manteau, une assiette en fer-blanc, encore un ceinturon simple, un bonnet de police plus clair, cinq paquets de cigarettes, deux petits sacs de tabac américain et, chose curieuse, une pipe, très jolie ; sans oublier une petite musette, un sac à dos, tout cela dans un carton, préparé à la mesure de chacun. On attache le carton avec une grosse corde spéciale et on y accroche une étiquette. Voici la mienne : Francis L..., 1^{re} compagnie, XV^e Brigade internationale, 1^{re} section de la Mort, 35^e division.

Dès que l'on est habillé, on descend avec le grand carton sur le dos et on le place dans un camion qui a les insignes de la XV^e Brigade. Ensuite on rentre dans une salle. Là on nous donne une belle paire de souliers avec une paire de chaussettes que l'on met tout de suite. Tout le vieux linge civil est mis en tas au milieu de la pièce. Dans ma veste neuve j'ai mis la pipe, un paquet de tabac, deux de cigarettes et quatre boîtes d'allumettes. Puis, au moment de sortir, un commandant donne à chacun une grande feuille. Il y est écrit qu'on doit être à la gare de France pour y prendre le train à 1 heure.

Alors nous avons tous été nous promener. Nous sommes allés, une dernière fois, voir les petites amies. À 11 heures nous étions à la caserne Carlo-Marx pour le dîner. Quelques officiers sont venus manger avec nous et on a discuté comme des amis. Je remarque qu'ils ont, comme moi, l'insigne de la tête de mort sur l'épaule droite, alors que beaucoup d'autres officiers et soldats ne l'ont pas. Intrigué, je questionne le capitaine qui mange à côté de moi. Il me répond que ceux qui portent cet insigne font partie d'un corps spécial, chargé de la préparation des grands coups. Il me dit : « Ne

te fais pas de mauvais sang, on ne met là que ceux qui savent bien se débrouiller tout seul. »

Après dîner je vais à la gare. Il y a un train militaire formé pour nous. On fait l'appel ; nous montons. À 2 heures on part pour une destination inconnue. Le train s'arrête souvent à des gares où l'on fait l'appel des militaires qui descendent. On repart et cette fois le train s'arrête en pleine campagne. Nous descendons et l'on nous conduit dans une grande propriété, peut-être un château ancien. Là tout est arrangé pour nous recevoir. On soupe bien et l'on va se coucher dans des lits en fer, je suis fatigué. Je dors bien. Le lendemain, de très bonne heure, on reprend le train. Arrivés à Olot, une petite ville près de la frontière française, nous descendons pour prendre des camions qui nous mènent à la sortie de la ville, jusqu'à l'église d'un petit village, Las Presas. Là, nous retrouvons nos cartons que des camions ont apportés de Barcelone. Dans l'église, il y a des lits en rang d'un côté et en face et rien au milieu. On fait l'appel ; chaque soldat reçoit un numéro qui correspond au numéro de son lit et il n'y a plus qu'à aller y porter ses affaires. Moi je ne vais pas avec ceux-là. Je comprends qu'il y a deux compagnies de trois sections chacune avec, en plus, l'état-major. On me conduit à deux cents mètres de là dans une ferme où il y a des vaches. Un officier me présente au paysan. Il me fait monter au second étage. Surprise, il y a seize lits avec, pour chacun, un joli placard, une longue table, deux grands bancs, deux chaises, une à chaque extrémité. Le paysan est très gentil : il y a sa femme, ses deux filles âgées de vingt-deux à vingt-cinq ans. Puis il y a quatre jeunes femmes habillées en soldat, avec des brassards blancs et une croix rouge. Je demande à l'officier si je dois aller manger avec les autres à l'église. Non, il me laisse avec le paysan qui me mène, en bas, dans la cuisine où il y a sur la table du manger de toute sorte pour toute la section.

Les hommes de la section de l'église sont à l'exercice, je vais les regarder marcher ; ils ont un fusil neuf, des grenades, des munitions. Ils vont par rang de trois. Assis sur une pierre je les regarde manœuvrer, puis je vais me promener. À 12 heures, je reviens à la ferme pour le dîner. Il y a les femmes soldats et toute la famille du

paysan. Nous mangeons tous ensemble, beaucoup de viande, du jambon, des fruits. Ensuite : café, cognac et un cigare. On parle un peu de tout ; les deux filles du paysan sont à côté de moi ; je leur raconte des histoires ; elles rient de bon cœur. L'après-midi on m'apporte mon carton. Alors je range mes affaires dans le placard, je fais mon lit ; on me donne deux serviettes et un savon. Ensuite je vais me promener dans la campagne. Puis c'est le souper et je vais me coucher de bonne heure. Je suis seul dans la grande chambre. Le matin de bonne heure, une des filles du paysan me monte un café au lait avec du pain et du beurre. Vers 9 heures, on m'appelle pour le déjeuner à la cuisine. Je prends tout ce que je veux sur la table et je vais ensuite manger dans ma chambre en emportant un poron de vin.

Dans la matinée, un camion arrive à la ferme. Quinze hommes en descendent. À leur uniforme, ils portent les mêmes insignes que moi. Ils me saluent. Ce sont tous des anciens ; ils parlent anglais. Je leur parle français et presque tous me répondent en français. Il y a un grand diable tout blond, c'est un Hollandais. Un autre est tout petit, on dirait un gosse de seize ans, c'est un Tchécoslovaque. Je les fais monter. Chacun prend un lit, et un placard. Il y en a un qui sort un harmonica et qui se met à en jouer, très bien : c'est un Suisse. Je demande quel est le chef du groupe. Ils me répondent : « Il n'y a pas de chef. Nous le sommes tous. Devant l'ennemi on verra la valeur et le courage de chacun, et le meilleur sera le chef. » D'un côté de mon lit j'ai le Hollandais, de l'autre Hotto, un Anglais blond, qui a toujours le sourire et parle le français très correctement.

À midi, les quatre femmes nous apportent le déjeuner. Il y a trop à manger et trop à boire. On mange comme des lions, on rit, on chante, on parle. Quelques-uns racontent leurs souvenirs. Un seul demeure triste et sans parler, le Tchèque.

Le troisième jour arrive le capitaine de la caserne Christophe-Colomb. Il rentre dans la chambre et nous salue. Il nous apporte nos armes, plein un camion. Il y a une caisse remplie de couteaux, de poignards et de baïonnettes, un poste émetteur, des cartes de géographie, des livres d'étude sur la guerre. Puis il nous fait rassembler

dans la cour et nous tient un discours politique. Ensuite il me donne une liste : tous les noms des camarades, ainsi que le rôle de chacun. J'apprends ainsi beaucoup de choses sur eux.

Puis le capitaine fait procéder à l'élection du chef de section. Je suis élu. Mais si j'ai été nommé, ce n'est pas pour mon mérite militaire, mais parce que je suis le seul à savoir parler, lire et écrire aussi bien le français que l'espagnol. Ce qui fait bien l'affaire de l'état-major¹.

On nomme les trois chefs de groupe.

Le grand Hollandais sera mon estafette. Puis le capitaine dîne avec nous et, avant de partir, me donne les ordres de l'état-major de la Brigade.

Ma section de seize hommes est bien constituée, parce qu'elle est formée de bons camarades et surtout de forts lutteurs. Dans le groupe n° 1 il y a : Hotto, un Anglais, capitaine dans la marine anglaise, qui a quitté son sous-marin pour venir se battre avec les Républicains ; Harisson, un Canadien, champion de tir au pistolet, notre professeur pour le lancement du couteau ; Léon, un instituteur suisse, surnommé « le Tigre », bon fusil-mitrailleur ; Van Derart, un Hollandais, maigre mais très agile, un peu aventureux, bon tireur au pistolet, très rapide ; Jones Vallier, un Noir américain, très gentil, très fort au couteau. Il conduit le camion qui est affecté à notre section.

Dans le groupe n° 2, le mien, il y a : le Hollandais surnommé Mac. C'est un lutteur de classe, très brave, docile à commander, porteur de munitions pour le mortier de petit calibre que nous avons. Il est en plus mon agent de liaison. Jimmie, un Irlandais blond, porteur du mortier, très adroit au couteau. Johnny, un Américain, électricien, il s'occupe des transmissions radio. Jean Eurêka, le Tchécoslovaque, très fort tireur au fusil-mitrailleur, surnommé le

1. À partir de 1938, les vides des Brigades internationales sont comblés par des volontaires espagnols. C'est un Espagnol, le Commandant Valledor, qui avait pris le commandement de la XV^e Brigade. Chef de la révolte des Asturies en 1934, il venait de s'évader des prisons nationalistes et avait pu rallier les armées républicaines.

« Chasse-avion ». Très petit, nerveux, il parle très peu. Pierre Picard, un Suisse, de son métier cuisinier. Il connaît plusieurs pays. Il est porteur de munitions.

Dans le groupe n° 3, il y a : Hirmand, un Allemand à cheveux blonds, membre du Parti communiste d'Allemagne. Il est grand, instructeur pour le démontage et le remontage des armes de toutes sortes : pistolet, revolver, fusil-mitrailleur, bombe à main. Il donne aussi les instructions pour poser les mines, et la dynamite. C'est lui notre artificier. Verterent, un Belge de Liège, sans profession connue, obéissant, très sûr, manie bien toutes les armes, de préférence la grenade. Il porte les munitions légères. Maccarie, un Américain, aide-cuisinier, bon soldat, fait tous les travaux à la section. Tommie Gravaudi, un Américain, très grand mais fort fainéant, toujours assis ou à dormir, mais qui devient très fort dès qu'il est en mouvement ; très habile au poignard et bon lanceur de grenade. Hurt Commerkirch, un Polonais, grand, bon sauteur à la perche. Il connaît bien le déminage, très savant pour l'étude du terrain. Il est l'observateur de la section et porte toujours, comme moi, une paire de jumelles. Il connaît bien les pièges, les manœuvres d'embuscade, les ruses. C'est lui qui donne le signal du départ.

Pendant presque un mois, nous demeurons à la ferme. Chaque matin nous nous entraînons : au lancement du poignard, au démontage des armes, à l'étude des mines. L'après-midi, c'est le lancement des grenades, l'entraînement au grimper dans la montagne, le passage des rivières, nous nous essayons à faire sauter des arbres, des vieilles maisons, pour apprendre l'effet des charges. Le soir nous sommes libres d'aller en ville, à Olot. Jamais de dispute. Nous sommes très bons amis.

Opérations de reconnaissance sur l'Èbre

Un matin, le 14 avril, nous nous embarquons dans trois camionnettes russes Sturka, avec notre matériel. Nous foulons toute la journée, toute la nuit sans phares, et toute la matinée. On descend

dans un petit village entièrement rasé par les bombardements. Plus un seul habitant, mais les lapins, les poules, les cochons, les chèvres se promènent en liberté. Les camions repartent, nous prenons dans le village deux mules et un âne. Nous les chargeons de ravitaillement et nous montons la montagne. À son sommet, nous trouvons un couvent abandonné par ses moines. Nous y établissons notre quartier général. Le couvent est plein de marchandises : huile, sacs de riz, de haricots, de pois chiches. Dans les caves, il y a de bons vins et plein de jambons. Les deux cuisiniers n'auront pas de peine à faire de la bonne cuisine, avec tous les poulets, lapins, petits cochons, agneaux, etc.

Les deux mules et l'âne se gonflent d'orge à même les sacs.

Du sommet de notre montagne nous dominons le fleuve Èbre. L'ennemi est de l'autre côté. Le front est calme. Nous sommes là pour observer le mouvement des troupes, découvrir l'emplacement des mitrailleuses et des canons. L'ennemi ne tire que lorsque nous descendons vers les sources pour la corvée d'eau. Mais on n'est pas bête. Tous les deux jours, on charge les mulets de cruches à eau, et une corvée descend au village abandonné. Avec l'eau, la corvée rapporte de petits oignons, des tomates, des pommes de terre nouvelles, même des radis ; sans oublier les salades et les cerises.

Dans notre position, nous n'avons pas de tranchées ; les trous d'obus ou de bombes nous servent d'abri. Nous restons ainsi trois semaines. Tout est calme. Nous explorons la région. Ce qui est étonnant : nous sommes peu nombreux à tenir le front. En patrouille, il faut marcher pendant trois à cinq kilomètres pour rencontrer une de nos unités ; et quand cela arrive, ils sont là en paquet, à s'amuser ou à dormir. Ils vont dans la montagne sans armes et même jusqu'au village. C'est un peu dangereux.

Un soir, pendant le souper, notre observateur repère deux soldats ennemis qui traversent le fleuve. Ils montent sur la rive ; ils sont sans armes. Nous descendons à leur rencontre. L'un est un médecin-major, l'autre un sergent qui ont décidé de passer du côté des Républicains. Je les interroge ; ils donnent des renseignements intéressants :

les Franquistes sont assez nombreux devant nous, mais ils n'ont pas ordre d'attaquer, seulement de nous retenir dans le secteur pendant que l'armée opérera dans un autre. J'ai averti l'état-major. Deux jours après on vient chercher les prisonniers pour les conduire à Barcelone.

Puis arrive le jour où c'est fini la bonne vie. Chaque soir nous devons passer le fleuve. C'est facile : il y a peu d'eau, elle nous arrive à peine jusqu'au ventre et il y a peu de courant. À terre nous attaquons les postes par surprise. Presque toujours nous avons affaire à des tabors marocains. On descend les sentinelles au couteau, on lance quelques grenades et, presque chaque soir, on ramène huit à dix prisonniers. On les interroge et ensuite on les fusille parce que, eux-mêmes, quand ils attrapent l'un des nôtres, ils se régalent de lui couper la tête afin de la planter en haut du piquet de leur tente de campagne.

Un soir, nous montons une opération plus importante avec les trois groupes au complet. Cette fois, nous allons surprendre les Marocains jusque dans leur campement. Ils étaient bien tranquilles, les uns à jouer de la flûte, d'un très à dormir presque nus. On avait passé entre les sentinelles qui allaient et venaient en se parlant sur la route. Dès que nous sommes au milieu du camp, on commence avec les grenades. Les sentinelles sont tuées sur place ; les autres courent dans toutes les directions, sans armes. On les tire au fusil-mitrailleur, au pistolet, un couteau ; on les abat au poignard.

C'est un vrai massacre. Chargés d'armes prises à l'ennemi, nous nous retirons, en emmenant quatre prisonniers, des soldats espagnols d'Andalousie.

L'ennemi maintenant tire dans toutes les directions. Mais nous avons atteint le fleuve et nous le retraversons juste à temps. Une pluie de mortiers s'abat sur l'eau ; les mitrailleuses crachent leurs balles. Un Américain reçoit une balle dans l'épaule, mais la blessure sera sans gravité. Moi, en sautant un mur, je me suis foulé une cheville ; c'est très douloureux mais je cours quand même ; ce n'est pas le moment de rester en arrière. Dès le fleuve traversé on se cache dans les trous et on attend. J'aperçois sur l'autre rive l'ennemi. Il

y a des légionnaires, des Marocains, quelques bérets rouges¹ et des gardes civils. Quelques-uns commencent de traverser le fleuve. Mais nous sommes là. Notre observateur envoie par radio un message. Déjà nous tirons sans arrêt. Nous faisons souvent mouche : on les voit tomber, se débattre un moment, puis demeurer immobiles. J'en suis à mon vingt-septième descendu, mais je fais ralentir le tir car j'ai peur que nous soyons à court de munitions. Nous ne tirons plus que sur ceux qui tentent de traverser.

Mais notre observateur commence à s'effrayer. À deux cents mètres en aval, une colonne ennemie commence de traverser le fleuve. On dirait un troupeau de moutons. Ce sont des Marocains. Ils crient et lancent leurs fusils en l'air. On dirait qu'ils dansent. Je réunis les chefs de groupes afin de prendre une décision. Ils conseillent de ne pas nous retirer, de rester sans tirer cachés dans nos trous, d'attendre qu'ils aient tous traversé pour les tirer quand ils seront bien à découvert. C'est ce que nous faisons. Nous cessons notre tir et partons en courant. Puis nous nous jetons à terre et revenons, en rampant à travers les herbes, jusqu'à nos trous. Eux, croyant que nous sommes à la débandade, passent le fleuve sans même se cacher ou se coucher. Ils traversent très vite, n'ayant de l'eau qu'à la cheville. J'ai compris : ils ont fait relever le barrage. Ils sont peut-être trois ou quatre cents ; chose étrange, ils restent groupés en dansant comme s'ils étaient au carnaval. Alors le groupe n° 3 tire au mortier, très vite, sans viser, sur leur arrière. Les bombes tombent sur la rivière pleine d'hommes. Nos deux fusils mitrailleurs entrent en action et nous, nous tirons posément, comme à la cible. Ils tombent en tas. Mais ils sont si nombreux qu'ils avancent toujours. Maintenant on tire des deux côtés. Les obus sifflent au-dessus de nos têtes. Deux des nôtres sont tués, un est gravement blessé. La bataille fait rage. L'ennemi n'arrête pas de tirer. Nous tenons le coup depuis deux heures et vingt-cinq minutes. La colonne ennemie est stoppée devant nous ; les survivants se cachent derrière un rempart de cadavres. Mais

1. Ce sont les Carlistes, membres d'un mouvement catholique conservateur et antirépublicain.

sur les côtés nous sommes débordés. Déjà l'on se voit perdu quand nous entendons derrière nous un bruit de ferraille. Du couvent que nous apercevons sur notre droite, nous voyons descendre deux de nos tanks russes ; et derrière eux toute une compagnie. Il était temps. Alors nous sortons de nos trous en tirant par rafales. Des tanks arrivent au bord du fleuve, tirant à zéro. Puis ils entrent dans l'eau. Quel massacre ! Le fleuve est rouge de sang et on peut le traverser sans toucher l'eau tellement il est encombré de cadavres. Nous faisons cent cinquante prisonniers et avons compté environ six cents morts ou blessés.

Dans ma section, il manque quatre hommes : un Suisse ni un Américain, tués, un Américain et un Belge, évacués sur l'hôpital avec des blessures pas trop graves. C'est la guerre ! Moi je m'en tire avec une cheville foulée. Je rentre en boitant, mais je reste avec mes « lions » ; on peut les appeler comme cela.

De retour au couvent, nous sommes obligés de nous cacher dans les caves et les souterrains. Nuit et jour, sans arrêt canon et aviation nous envoient des visiteurs. Tout brûle, tout saute. Mais nous ne craignons rien, les caves sont solides et pleines de ravitaillement. Par notre radio, J'apprends que nous avons fait découvrir les préparatifs d'une attaque ennemie. Notre coup de main l'a démantelée. Nous nous sommes avancés jusqu'à la troisième position des nationalistes. Nous avons ramené des armes, des munitions, trente-sept mulets, sept canons italiens. Les troupes républicaines n'ont perdu que quarante hommes. Soixante-quatre blessés sont passés par notre couvent d'où ils ont été évacués par train sanitaire sur Barcelone¹.

Nous restons dans nos abris trois jours. Puis, un matin, entre deux bombardements, nous descendons de la montagne pour nous embarquer dans trois camions. On voyage un jour et une nuit et nous nous retrouvons à Torre de Fontiveilla, province de Tarragone.

Nous campons à deux kilomètres du village, dans des bosquets de noisetiers. Autour il y a d'autres Brigades Internationales : la Garibaldi, la Maptan, la Lincoln et même une Brigade de cavalerie

1. A la suite de cette action, Francis, qui était sergent, est nommé lieutenant.

polonaise. Sur la route on voit des soldats faisant l'exercice. Il y a des sentinelles partout, mais elles n'arrêtent personne. Nous demeurons là à nous reposer. Nous allons faire de l'entraînement dans la montagne : ça fait passer le temps. Nous trouvons de bonnes choses à manger au long des sentiers. Le soir nous allons au village pour prendre quelques porons de vin, du Piaurato noir et doux qui fait jusqu'à vingt-deux degrés. Au retour on fait la veillée sous les noisetiers. On se met en rond, la cruche de vin au milieu. Comme la noisette commence à être bonne à manger fraîche, on a fait la cueillette. Le sac est à côté de la cruche ; on mange et on boit sans arrêt. Puis on dort sur place. Nous ne risquons rien, les soldats des Brigades montent la garde.

À côté de nous, il y a le campement de la Brigade franco-belge. Chaque matin, je vais les voir. On parle français, on fume des gauloises ou du « gris ». Un soir ils viennent inviter toute la section et nous passons la nuit ensemble à chanter, à danser, et à boire. Moi je ne tiens pas longtemps. Je vais me coucher dans une écurie auprès des vaches. Tout est ouvert, il y a de l'air et il fait chaud. Je suis bien.

Au bout de deux semaines, les camions arrivent. Ils amènent les renforts. Je reçois quatre hommes pour compléter mon effectif : un Américain, deux Polonais et un Finlandais. Nous touchons aussi un nouveau matériel : un équipement spécial, caleçon de caoutchouc, ficelle de Nylon, sacs gonflables pour transporter les armes et l'équipement, à l'abri de l'eau, le tout de couleur noire. Le Finlandais est très fort nageur ; il nous apprend toutes les « ficelles » de la nage en douceur, surtout la nage silencieuse sur l'eau et entre deux eaux.

Et puis c'est le départ pour une direction inconnue.

Raid à l'embouchure de l'Èbre

Nous traversons plusieurs montagnes. Puis les camions nous déposent près d'une plage à l'embouchure du fleuve Èbre, près d'un pont en fer démoli au milieu.

On nous fait cacher dans un cannier, pas très large mais qui borde

le fleuve sur une grande longueur. Nous avons touché du ravitaillement frais et des conserves, mais nous ne devons manger qu'à 11 heures. Ensuite plus rien, car nous devons traverser le fleuve à la nage. C'est une journée de grande chaleur. Nous avons soif, l'eau est à quinze mètres et pourtant il est interdit d'y aller.

Nos deux observateurs voient, de l'autre côté du fleuve, une ligne de chemin de fer, une maisonnette, mais aucun mouvement. Derrière le chemin de fer il y a un chemin en contrebas où l'ennemi circule sans qu'on puisse le voir. Le front est calme. De temps en temps quelques coups de feu. Sur le pont démoli, deux sentinelles : des soldats¹.

Un peu avant minuit on se déshabille, et on revêt notre équipement spécial. Le Finlandais se met à l'eau le premier. Il a sur le dos une bobine de ficelle en nylon dont un bout reste attaché sur notre rive. Au fur et à mesure qu'il avance, la ficelle se déroule. Arrivé sur l'autre rive, il attache la ficelle au tronc d'un figuier. En suivant la ficelle nous passons tous, doucement, en transportant dans les sacs imperméables nos habillements et nos armements. On ne nous a pas vus. Une fois à terre nous allons nous dissimuler dans un repli du terrain, sous des figuiers. Là, nous déballons nos équipements : les uns s'habillent en légionnaire (Bandera franquiste), moi et le Hollandais en garde civil, et deux autres en soldat avec les boutons en bois au jarret. Cela nous a pris peut-être une heure de temps.

Une fois équipés, nos armes prêtes, nous sautons sur la voie et descendons dans le chemin. Pas une âme en vue. En arrivant derrière la maisonnette, nous apercevons une fenêtre éclairée. On encercle la maison, mais auparavant j'envoie deux hommes s'occuper des deux sentinelles sur le pont.

À l'intérieur on joue de l'accordéon, on rit, on chante. J'ouvre brusquement la porte. Il y a un commandant, deux capitaines et

1. Perez Lopez fait toujours la différence entre les soldats et gardes civils, tabors marocains et italiens. Les « soldats » ce sont des Espagnols mobilisés, non des volontaires ou des mercenaires.

une dizaine de soldats sans armes et à moitié saouls, certains sans souliers et en chemise, assis sur les lits défaits. Ils comprennent vite. Ils se rendent, les mains en l'air, sauf le commandant qui nous lance un tabouret. Le petit Tchèque lui envoie une rafale de mitraillette. Alors tout le monde est calmé. Nous les faisons sortir. Les deux sentinelles ont été tuées par surprise. Nous poussons nos prisonniers sur le pont. Au milieu, il existe une passerelle en planches où il faut passer un à un avec précaution. Une fois les prisonniers remis au groupe n° 3 qui est resté sur la rive, nous revenons à la maisonnette où le groupe n° 1 nous a attendus.

Nous nous mettons tous en route à travers une colline pleine de grands trous dans le flanc du rocher. Nous suivons un sentier, en avançant par saut, et nous tombons sur un trou où sont couchés des soldats, des carlistes habillés en légionnaires mais avec des bérets rouges. Moi et le Hollandais tous deux habillés en garde civil, nous nous avançons. Un soldat se lève et nous demande si nous voulons une place pour dormir. Au fond du trou, il y a un canon italien vert. J'ai compris. Je sors, je regarde alentour : je compte quatre grands trous. Rapidement je fais placer trois hommes devant chaque trou, à environ vingt mètres. Au signal, tous lancent les grenades à l'Intérieur. Ça sort comme des rats. Alors on fait sauter les munitions, on ne fait pas de prisonniers, mais on les laisse courir sans armes dans la montagne.

Sur la route du retour nous arrêtons une camionnette du ravitaillement. Nous y mettons le feu après avoir tué les deux occupants, deux Italiens que nous reconnaissons à leurs chapeaux à plumes.

Ensuite j'allume une cartouche de Bengale verte pour indiquer la fin de l'opération. Nous nous déshabillons et nous repassons le fleuve à la nage. À ce moment nous essayons une rafale de fusil-mitrailleur. Un Anglais est tué. Mais un de nos observateurs demeuré sur la rive ennemie avec trois camarades pour nous couvrir a repéré l'emplacement du tireur. Ils le prennent par-derrière et le font prisonnier. Ils se chargent de son arme et le font traverser, devant eux, le fleuve à la nage. Je le reçois sur l'autre rive. Je lui parle en espagnol ; il me répond en italien. Alors on l'abat.

Coût de l'opération : l'Anglais tué, un Polonais blessé à la jambe gauche. Côté ennemi : un commandant, deux capitaines, sept carlistes, trois Italiens tués ; onze prisonniers espagnols. Butin : un fusil-mitrailleur, vingt-huit grenades offensives. Détruits : quatre canons italiens.

Toute la matinée il y a eu un fameux remue-ménage de l'autre côté du fleuve. Ils n'arrêtaient plus de tirer au canon, au mortier et avec les armes automatiques. Vers 10 heures arrivent dans le ciel des avions de chasse. Il semble qu'ils aient deviné notre refuge. Ils mitraillent en tous sens le cannier du bord de l'eau où nous sommes cachés. Par chance, personne n'est touché, bien que les balles sifflent tout près de nos têtes. Mais le petit Tchèque a mis son fusil-mitrailleur en position. Au moment où l'un des avions pique sur nous, il tire dessus en croix. L'aviateur est touché et son avion tombe dans le fleuve. De l'autre rive les fascistes essayent de le couvrir de leur tir. Mais l'avion est tombé près de notre rive. À travers nos jumelles, l'observateur et moi-même, nous voyons couler l'avion et personne n'en sort. Plus tard un éclaireur de mon groupe s'est mis à l'eau pour aller voir. Le pilote était mort dans la carlingue.

Dans l'après-midi, en file indienne, on a quitté le cannier. Des soldats républicains, en grand nombre, étaient venus nous relever. Nous sommes montés dans les camions. Ils nous ont menés à Barcelone où l'on nous a donné une permission.

Permission à Barcelone

Nous sommes descendus à la caserne Carlo-Marx, à côté du jardin zoologique. On avait si faim qu'on est allés directement aux cuisines. Nous avons mangé de tout à volonté et bu le vin pareillement. Nous avons quartier libre, pas de garde. Nous touchons un paquet de cigarettes par jour. On nous donne la paye avec les primes. Je reçois 50 000 pesetas pour chacun des hommes.

Nous nous promenons en ville, surtout au Barrio Chino, le quartier chinois. Nous allons au cinéma, faisons des connaissances. Je vais voir

le Polonais à l'hôpital de la Calle Talleres. Il est dans une chambre à part, bien soigné.

On reste ainsi une quinzaine de jours. Puis on reconstitue mon groupe de seize hommes : les mêmes plus deux nouveaux. Pour une fois ce sont des camarades qui parlent espagnol : un lieutenant mexicain, âgé d'environ cinquante ans, un gros ventre, tatoué de partout et rempli de cicatrices, restes de bagarres. L'autre est un lieutenant cubain, couleur chocolat. Il est toujours à boire, toujours souriant ; c'est un bon joueur au couteau.

Il ne faut pas s'étonner : s'ils sont officiers dans ma section ils sont comme les autres, de simples camarades. Nous sommes sous un régime spécial dans nos groupes. Les hommes sont choisis pour leurs qualités. Je reste le chef de groupe. C'est moi qui reçois les ordres de l'état-major, toujours au dernier moment. Ensuite j'ordonne pour l'exécution.

Un matin, c'est le départ ; on embarque dans deux camions. Le soir nous débarquons dans un petit village près de Falcet. Nous campons sous des noisetiers au bord d'un *barranco* (un ravin) entre deux collines.

Le matin nous allons sur l'une ou l'autre faire des exercices de tir sur des boîtes. L'après-midi c'est sur les lapins que nous tirons. Il y en a des milliers. On se régale de les tuer et ensuite de les manger. On en donne beaucoup aux villageois. Ils nous donnent, en échange, des légumes frais : oignons, tomates, et aussi des fruits : cerises, noisettes, sans oublier le vin.

On reste ainsi un bon bout de temps. À la guerre on vit au jour le jour, on ne s'occupe pas du calendrier. Je comprends qu'on est le 14 juillet à cause de la fête au village, où un bataillon défile. Sur la place il y a plein de tables et de bancs et l'on est invité à un grand repas. Je vois le commandant-commissaire Tito¹, le Yougoslave.

1. Perez-Lopez avait rencontré Tito au quartier général de la Brigade internationale, la caserne Carlo-Marx à Barcelone. Tito (de son vrai nom Joseph Broz) était chef du Parti communiste yougoslave. Il avait organisé à Paris le chemin de fer secret par lequel les volontaires de l'Europe de l'Est passaient en Espagne. De 1946 à 1950, Staline se prit à suspecter tous les communistes de l'Europe de

Je l'ai connu à Barcelone. On parle ensemble et il invite toute ma section à sa table. On fait bonne chère, bonne boisson. Il y a des cigares et des cigarettes à volonté. Puis des cars arrivent de Barcelone. Il en descend des jeunes filles, habillées en soldats réguliers. Files viennent avec nous, et à nouveau on mange et l'on boit avec elles. Le soir, moi, et quelques autres de ma section, on est cuits. Les camarades nous ramènent au camp et je dors toute la nuit et même une partie de la journée, gardé par mon fidèle ami ordonnance, le Hollandais, pour que je ne fasse pas de bêtise. Mais, à la campagne, tout passe vite. À mon réveil je prends une bonne douche. Le Cubain et le Mexicain m'attendent pour retourner au village, eux pour continuer la fête, moi pour aller aux ordres.

Le lendemain, le camion de désinfection arrive au camp. Nous y passons tous : ça, c'est très bon. On nous donne du linge tout propre et le sale est envoyé à la chaudière : ça c'est moins bon, car c'est toujours ainsi que ça se passe à la veille d'une attaque. Ça ne manque pas, je reçois les ordres : il faut préparer notre armement, nos équipements et attendre les camions. Le lendemain, ils arrivent et nous partons pour une destination inconnue.

La bataille de l'Èbre¹

Dans la nuit nous descendons en pleine campagne. Nous avançons le long d'une route qui longe le fleuve Èbre. Nous avons pris notre

l'Est qui avaient combattu en Espagne. Tito démentit alors avoir été en Espagne. « Mais, dit Hugh Thomas, il semble probable qu'il ait au moins rendu visite au quartier général des Brigades pour une raison ou une autre. » Le témoignage de Perez-Lopez confirme ce point d'histoire. Tito, commissaire politique de la XV^e Brigade, était venu lui rendre visite au moment où celle-ci allait être jetée dans la bataille de l'Èbre.

1. La bataille offensive, décidée par l'état-major républicain, avait pour but de forcer le passage de l'Èbre en un certain nombre d'endroits, afin de semer la confusion dans les communications nationalistes et si possible de rétablir la communication entre la Catalogne et la province de Valence qui avait été coupée,

équipement spécial pour effectuer la traversée du fleuve. Le Finlandais est heureux comme un ver, son tour va encore arriver. Nous nous postons à un certain endroit au bord du fleuve et nous attendons les ordres. À 1 heure du matin l'ordre de traverser arrive.

Le Finlandais se met le premier à l'eau avec sa bobine de ficelle de Nylon sur le dos. Une fois sur la rive ennemie, il tire les câbles que nous avons préparés et les attache à un arbre. Ils serviront à guider les barques qui vont transporter nos troupes et leurs armes. Une fois notre groupe sur la rive ennemie, silencieusement nous ôtons notre équipement de nage et nous nous habillons avec des uniformes franquistes que nous avons transportés dans les sacs imperméables. Nous nous groupons dans le sous-bois, au bord du fleuve, cependant que les troupes républicaines commencent de passer le fleuve en barque, le long des câbles que nous avons tendus.

Laissant les troupes prendre position nous partons en guérillas.

au début d'avril, par les armées nationalistes. À la suite de l'offensive d'Aragon, elles avaient atteint la mer à Vinaroz et Castellón de la Plana.

Pour mener à bien cette audacieuse entreprise, les Républicains avaient mis sur pied une nouvelle armée, dite « armée de l'Èbre » dont on avait confié le commandement au général Modesto.

Elle comprenait le XV^e corps de Tagüena et le V^e de Lister. En réserve le XVIII^e corps. En tout 100 000 hommes. Cette armée allait affronter l'armée marocaine dont Yague avait récemment pris le commandement.

La bataille de l'Èbre devait passer par les mêmes phases que celles de Brúnete et de Teruel : d'abord succès de l'attaque; puis arrêt, par suite de l'arrivée des renforts nationalistes; puis contre-attaque. Les conséquences de celles-ci seront terribles pour les Républicains. La bataille de l'Èbre sera la dernière grande bataille de la guerre d'Espagne.

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, sous un ciel sans lune, le passage du fleuve commença aux endroits qu'avait proposés le chef d'état-major de la XV^e Brigade internationale, l'Anglais Malcolm Dunbar, sans doute à la suite des raids de reconnaissance effectués par les commandos dont faisait partie le groupe de Perez-Lopez. La XV^e Brigade passera le fleuve entre Flix et Mora, à l'endroit reconnu par le groupe de Francis en avril-mai. Il en sera de même plus au sud où la XIV^e Brigade franco-belge passera le fleuve près de son embouchure, à Amposta.

Le groupe de Francis passera l'Èbre au sud de Mora vers Miravet. Opérant sur les arrières de l'ennemi (il retrouvera les troupes marocaines de Yague) le groupe semble avoir eu pour mission de couper la grande route de Saragosse entre Gandeza et Corbera à quinze kilomètres au-delà du fleuve.

Au bout de trois à quatre kilomètres, nous arrivons sur la route de Tarragone à Madrid qui traverse l'Èbre. Là, près d'un petit pont, nous nous embusquons dans les fossés, nos fusils mitrailleurs et nos mortiers légers en position de tir. L'ordre est de tirer sans sommation sur tous véhicules qui se présentent. Nous ne pouvons faire d'erreur : les troupes qui ont débarqué après nous ont remonté vers le nord sur Asco et Flix. Nous, nous faisons face vers le sud à Corbera et Gandeza. Nous sommes là pour couper la route aux ennemis qui, à la suite de l'attaque des nôtres, tenteraient de chercher refuge à Corbera et au-delà. Nous sommes à environ douze kilomètres en arrière du front de l'Èbre.

Venant de Corbera, un soldat se présente à l'entrée du pont. Il porte une valise. Nous l'arrêtons. Comme nous portons l'uniforme franquiste, il ne se méfie pas. C'est un soldat aragonais qui vient de Saragosse, où il était en permission. Il nous renseigne sur sa compagnie. Il est tout jeune. Je lui signe un laissez-passer en lui donnant ordre de rejoindre Falset, une ville qui se trouve à quinze kilomètres au-delà du fleuve, côté républicain.

Dans la marche « en guérillas » les hommes marchent en deux files indiennes, étant toujours dans la file à au moins dix mètres les uns des autres.

Près du pont, il y a une grande maison. Tout à coup une des fenêtres s'éclaire. J'envoie une patrouille de quatre hommes. Ils reviennent avec sept prisonniers, tous gardes civils. Pour ne pas faire de bruit, nous les tuons au poignard. Nous les déshabillons, jetons les corps dans le fossé, et sept d'entre nous échangent leur uniforme de soldat franquiste pour celui de gardes civils. Pour moi, le costume me va à merveille, comme s'il avait été fait à ma mesure. Alors, on se met en faction sur le pont, les autres restant cachés dans les fossés, prêts à tirer.

Arrive un camion. On l'arrête. Il est plein de gens, civils et militaires. On interroge les civils, puis on les relâche. Les soldats sont faits prisonniers, sauf deux gardes civils qu'on tue immédiatement.

Maintenant c'est par grappes que l'ennemi accourt de Mora et d'Asco, d'où les nôtres les ont délogés. On n'en finit plus d'arrêter.

Tous courent sans armes. Beaucoup passent par les côtés dans la campagne. On ne peut pas arrêter tout le monde. Alors je donne l'ordre de laisser passer tout le monde sauf les officiers, les guides civils et les Marocains. Ceux-là, on les abat¹.

Puis nos troupes arrivent. Nous recevons l'ordre d'aller nous embusquer à l'entrée de Corbera. Aussitôt, nous chargeons notre matériel sur le camion que nous avons pris à l'ennemi. Arrivés en vue de la ville, nous descendons et nous faisons la même manœuvre : ceux habillés en garde civil en faction sur la route, les autres dans les fossés, et à nouveau, nous laissons passer les uns, nous fusillons les autres. Au bout de quelques heures, nos troupes arrivent fatiguées de courir après l'ennemi qui se sauve en débandade. Maintenant, l'escadron de la cavalerie polonaise nous a rejoints et il nettoie la campagne jusqu'au pied de la montagne. Quelques tireurs isolés commencent à répondre au feu des nôtres. Mais notre avance a été trop rapide. Il n'y a pas de troupes à l'arrière, et celles qui sont en ligne doivent attendre, comme nous, l'arrivée du jour pour recevoir des ordres.

À la pointe du jour, une estafette motocycliste vient nous porter l'ordre de prendre la ville de Corbera. Aussitôt nous attaquons. Dans la rue principale, nous avançons en deux files au ras des trottoirs. Les autres compagnies encerclant la ville. Vers le milieu de la grande rue, il y a une boulangerie au coin d'une rue transversale. De l'intérieur on nous tire dessus. Deux de mes hommes sont tués. Le groupe derrière nous nous couvre de son tir pendant que nous attaquons la boulangerie à la grenade. Puis, c'est le silence. Nous entrons. C'est une femme qui a tiré sur nous. Elle est là, criblée d'éclats de grenade, morte, tenant encore son fusil-mitrailleur dans ses bras. On fouille la maison. Dans la cave, cachés derrière des sacs,

1. Pour les nationalistes, la surprise avait été totale. Le colonel Penarre-donda qui commandait le secteur de Mora où opérait le groupe de Francis avait perdu le contact avec les troupes sur ses flancs. Ce colonel, officier de l'armée nationaliste, éprouvait une haine spéciale pour les hommes des troupes internationales et avait, de sa propre initiative, donné l'ordre que tous ceux que l'on ferait prisonniers fussent passés par les armes.

nous découvrons trois aviateurs allemands. L'un d'eux tire sur le Belge, qui est blessé à la cuisse droite. Immédiatement, on fusille les trois Allemands sur place.

La colonne reprend son avance. Les balles sifflent de partout : des fenêtres et aussi d'un monticule qui s'élève juste à la sortie du village. Je suis obligé de faire cacher les hommes dans les encoignures des portes. Nous attendons ainsi les événements pendant une demi-heure interminable. Tout à coup, plus rien. Nous avançons par saut, en guérillas, utilisant chaque trou, chaque obstacle, en tirant sur tout ce qui bouge. Tout à coup apparaissent sur la route quatre légionnaires, tirant sur nous. Nous les laissons avancer : à vingt mètres nous les fusillons presque à bout portant.

Nous avançons sur la route. Nous arrivons devant le cimetière. Il est entouré d'un mur d'un mètre d'un mètre de hauteur. On se met à son abri et on se compte. De mes seize hommes il m'en reste onze : trois tués, un blessé, un disparu (ou perdu dans la bagarre). Le village est pris. Nous attendons de nouveaux ordres. Une heure plus tard arrive l'ordre de prendre le cimetière. Il est paraît-il plein d'ennemis cachés jusque dans les tombes. C'est l'explication des bruits que nous entendons derrière le mur ; comme si on cassait des pierres : ils ouvrent les caveaux pour s'y cacher. Nos deux observateurs ont vu un grand rassemblement d'ennemis au milieu du cimetière. Avec mes onze hommes, nous ne sommes guère en force. Mais les nôtres tardent à arriver. Il faut bien nous décider à agir.

Le Tchèque et le Mexicain en avançant le long du mur ont trouvé une brèche. Le Tchèque y place son fusil-mitrailleur et le Mexicain met le mortier en batterie ; il tirera sur la porte pour empêcher la sortie des fuyards. Nous, nous sauterons le mur par-derrière et nous avancerons en contournant toutes les tombes.

À 2 heures, l'après-midi, notre observateur anglais, du haut de son arbre, aperçoit toute une foule d'ennemis qui entre par la porte du cimetière. C'est tout mélangé, des légionnaires, des carlistes, des gardes civils, des soldats et quelques civils en armes. Alors c'est le moment. On passe à l'attaque. Le mortier tire juste dans la porte. Nous sautons le mur. Quel pétard ! De tous côtés on tire sur nous.

Nous sommes obligés d'aller au corps à corps, à la grenade d'abord puis au couteau pour nettoyer chaque tombeau qui forme chacun un petit fortin. Tout saute de l'intérieur, les vivants et les morts. Ça sent très mauvais. Aucun des ennemis ne veut se rendre. Ils préfèrent mourir sur place, dans leurs tombes. Ma section est du tonnerre. Pour se reconnaître dans la fumée on chante l'Internationale et on crie le numéro de passe. On avance lentement. Puis je donne l'ordre au fusil-mitrailleur et au mortier de cesser leur tir. Alors, les voilà tous qui sortent de leurs trous pour tenter de s'échapper par la porte. Mais nous nous sommes mis aussi dans des tombeaux ouverts et de là, bien à l'abri, nous ouvrons à nouveau le feu. Et l'ennemi retourne à ses trous. Cela dure depuis deux heures, quand, tout à coup, je vois le Mexicain qui saute le mur, suivi par une centaine de soldats républicains. Alors je fais sortir mes hommes. Surprise, j'ai encore perdu quatre hommes et j'ai deux blessés légers, un au bras, l'autre à la tête. Nous ne sommes plus que cinq. Alors je me retire à l'abri du mur pendant que nos troupes achèvent de nettoyer le cimetière. Je fais soigner mes deux blessés et je me rends à l'état-major pour rendre compte. Le commandant a établi son poste au bord de la route. De suite, il me donne des munitions et dix nouveaux hommes : deux Danois, un Finlandais et sept Polonais, des cavaliers qui ont perdu leurs chevaux. Il ne faut pas oublier que, depuis 10 heures du matin, l'aviation ennemie n'arrête pas de bombarder nos arrières, les avions de chasse mitraillant et lançant des grenades quelquefois même sur leurs troupes qui courent de tous côtés.

Ma section reconstituée, je reçois l'ordre d'avancer en guérillas, vers Gandeza, la ville à six kilomètres de Corbera. Nous avançons avec prudence. Nous trouvons un soldat républicain qui erre à la recherche de sa compagnie. Je le récupère, lui fais donner un fusil, deux grenades et cent balles, et il me suit comme mon ombre.

Nous avançons le long de la route sans rien trouver. À côté d'un cabanon en planches, j'aperçois un pommier et dessous des pommes tombées. J'y vais pour en ramasser. Au moment que je me baisse, une détonation. Mon calot est traversé par une balle. L'Aragonais, le nouveau soldat qui ne quitte pas mes talons, a vu partir le coup.

Il lance une grenade dans le cabanon. Nous y trouvons un garde civil grièvement blessé, le pistolet encore à la main. Il était bien armé : à côté de lui nous trouvons une caisse de grenades, deux fusils mitrailleurs avec leurs munitions, deux caisses de boîtes de conserve et, chance pour nous, une grande caisse pleine de cigares, cigarettes, de papier à cigarettes et d'allumettes, tout en vrac. On se charge jusqu'à ne plus pouvoir rien porter, puis on lance une grenade et cette fois tout saute et prend feu.

Nous continuons d'avancer. De temps en temps j'envoie en avant mon estafette. Bientôt, nous arrivons en vue de Gandeza. Quittant la route, nous avançons au long d'une petite montagne. Nous trouvons une grande ferme. Plus personne ; les portes et les fenêtres grandes ouvertes. Nous fouillons tout partout : il n'y a vraiment personne, mais dans l'écurie il y a des mulets, deux chevaux, des chèvres et quelques vaches et même des lapins en cage. Dans la maison, le feu est encore allumé et le manger est sur la table. On le ramasse et nous allons nous cacher dans une clairière derrière le mas. Nous mangeons. Puis la nuit arrive et je décide que nous allons dormir dans la paille du hangar. Nous passons une bonne nuit, mais à l'aube, l'observateur qui guette en haut d'un pin voit venir sur le chemin une colonne de soldats ennemis. Ils avancent vers la ferme, nombreux comme des fourmis. En arrière, il y a une autre colonne, des mulets chargés de mitrailleuses et de mortiers. Pourtant nous ne sommes qu'à trois ou quatre kilomètres au-delà de Gandeza qui, paraît-il, a été prise par nos troupes à la tombée de la nuit¹. Je n'ai pas assez d'hommes pour attaquer la colonne. Alors je vais tenter de l'arrêter. Nous montons rapidement en haut de la montagne. Nous plaçons nos deux fusils mitrailleurs et j'envoie deux Polonais vers l'arrière pour demander du renfort.

Les ennemis avancent sans se cacher comme s'ils étaient sûrs d'eux. À la jumelle, je les vois entrer dans la ferme. Ils font courir

1. En réalité les Républicains ne purent prendre la ville, malgré de furieux combats où s'illustra la XV^e Brigade internationale, en particulier le bataillon anglais, qui eut de lourdes pertes.

les vaches, prennent les chevaux et les mulets. Je vois les chefs qui donnent des ordres. Puis la colonne reprend sa marche, avançant dans notre direction.

Du haut d'un rocher notre observateur aperçoit une autre colonne, montant sur notre gauche. Celle-là est composée de carlistes à béret rouge. Ils avancent, leur drapeau blanc en tête, ils ne sont pas très nombreux. Ils disparaissent bientôt de ma vue quand ils entrent sous le couvert des arbres. Je commence à être inquiet de la situation. Heureusement, au moment où j'étais prêt à ordonner le repli, arrive un Polonais à bout de souffle. Trois compagnies du corps Lister, avec des mulets chargés de mitrailleuses lourdes, sont déjà en route pour nous rejoindre. Mais l'ennemi avance sur nous. Je prends espoir car je vois les soldats qui vont comme des moutons, le fusil en bandoulière. Il y a bien une dizaine d'éclaireurs qui inspectent le terrain, mais ils font la faute de rester trop près de la colonne.

Des avions de reconnaissance ennemis tournent en rond au-dessus de nous. Puis surgissent des avions de chasse, cinq ou six en file. Bien cachés dans les broussailles, les trous ou derrière des rochers, nous ne bougeons pas. Les éclaireurs ne sont plus qu'à quelques mètres de nous, la colonne pas même à cinquante mètres. Nous allons employer la « tactique indienne » : laisser venir l'ennemi presque jusqu'à nous, pour les surprendre, la défensive étant pour lui impossible puisqu'il avance à découvert sur au moins cinq cents mètres, tout au long d'un rocher si abrupt et si lisse que beaucoup glissent en montant. Les éclaireurs sont presque au bout de nos fusils quand nous les abattons. Le fusil-mitrailleur ouvre le feu sur la colonne et nous avançons en lançant des grenades et en criant très fort. Les ennemis tombent comme des mouches en dégringolant au long du rocher. Sur la gauche, la colonne carliste a débouché de la forêt. Elle avance vers nous en guérillas, mais en colonne épaisse. Heureusement nos renforts ont déjà pris position. Ils ouvrent le feu. Mais, têtu, l'ennemi avance toujours, bien que les hommes tombent sans arrêt.

Derrière la colonne, apparaît une colonne de petits tanks italiens. Heureusement quatre de nos canons antichars sont déjà en position. Mais pour l'instant, ni nos canons ni nos mitrailleuses lourdes n'ont

ouvert le feu, afin de mieux surprendre l'ennemi. À la jumelle, je vois la ferme pleine de soldats. De suite je fais tirer au mortier. Ils courent tous se réfugier dans la forêt. Le combat dure depuis au moins trente minutes, quand l'artillerie ennemie entre en action. Dès qu'un obus éclate sur notre position, nous courons nous réfugier dans son trou, car il est rare qu'un autre obus éclate au même endroit que les précédents. Il fait très chaud, nous n'avons plus d'eau et les avions ennemis nous bombardent et nous mitraillent. Les troupes envoyées par Lister, bien qu'éprouvées par le feu de l'aviation, tiennent la position et commencent de creuser des tranchées.

De mon côté, nous avons trouvé un rocher troué par-derrière. Avec le Finlandais et le Norvégien on y met la mitrailleuse Maxim en position. Deux Polonais passeront les munitions. L'artillerie ennemie ne cesse de nous arroser. Sept petits tanks avancent sur nous. Derrière marchent des légionnaires, des Marocains et quelques bérets rouges. On les laisse approcher et, presque à zéro, canons, mitrailleuses, lance-grenades et mortiers entrent tout à coup en action. Trois tanks restent sur place ; les autres s'en retournent. Mais l'ennemi se reforme et avance à nouveau ; c'est un déluge ! Ils sont presque sur nous quand arrive un autre bataillon de renfort. Il relève ma section et nous pouvons nous retirer. Nous ne sommes plus que sept.

Nous devons rejoindre l'état-major de notre brigade. Nous marchons une partie de la nuit. Nous sommes épuisés. Nous nous arrêtons pour camper dans un champ de figuiers. Nous y restons trois jours, à manger, boire, fumer et dormir, cependant que, toute proche, la bataille continue, nuit et jour.

Le champ de figuiers est au pied d'une petite montagne de pins. Plus bas, il y a une route sur laquelle se trouve une petite maison avec, derrière, un jardin de légumes. J'y vois des tomates qui me font envie. Je descends jusqu'au jardin. Le temps de cueillir quelques tomates, j'entends du bruit. Aussitôt je me couche dans une rangée de tomates. L'ennemi a dû me voir : on me tire dessus au fusil-mitrailleur. Les balles passent au ras de ma tête. Je rampe pour m'éloigner. Mais les camarades, qui ont entendu la fusillade sont

déjà là, déployés en guérillas autour de la maison. Ils l'attaquent à la grenade et y mettent le feu avec deux bouteilles antichars. Le feu du fusil-mitrailleur ennemi s'arrête, et par les fenêtres et la porte de derrière sortent quatre légionnaires, un garde civil et deux bérets rouges. On les descend comme au tir. Mais un de nos Polonais s'est relevé et s'avance pour prendre l'arme du garde civil. Blessé, il faisait le mort. Il tire quatre balles dans le ventre du Polonais qui est tué du coup. Notre riposte est venue trop tard. Nous abandonnons le corps de notre camarade et nous retournons sous nos figuiers.

Pendant ce temps le Tchèque n'a pas perdu son temps, lui haut de la montagnette, il a grimpé en haut d'un grand pin et y a installé son fusil-mitrailleur avec une provision de disques (l'arme est russe). Depuis le matin, Il ne cesse de passer dans le ciel des formations de bombardiers Junkers qui bombardent et tirent de tout partout. Nous avons creusé un abri entre les racines d'un figuier, à côté d'un énorme rocher. Dans l'après-midi, de notre trou, nous comptons onze bombardiers qui viennent sur nous, jusqu'à toucher les arbres des montagnes. Alors le Tchèque tire sur eux comme un fou. Un avion prend feu, un autre tombe en vrille. Les autres reviennent et lancent des bombes sur notre petite montagne dont les pins s'enflamment. D'autres bombardiers arrivent en quatre vagues : six, plus six, plus dix et plus six, et arrosent la montagnette. Une bombe tombe à quinze mètres de notre trou ; Les éclats cassent le tronc du figuier. Puis plus rien. J'envoie deux hommes pour chercher le Tchèque ou ce qu'il en reste. Surprise : ils le trouvent toujours juché sur son arbre. Autour tout est démoli, brûlé. Seul son pin a été épargné. Il descend de son perchoir, encore haletant. Il boite un peu, il est couvert de terre, la tête pleine de bosses, les branches qui volaient en l'air lui sont retombées dessus. Il est tout heureux d'avoir descendu deux avions.

Vers la fin de l'après-midi, un agent de liaison de l'état-major nous rejoint avec neuf hommes de renfort, bien armés et chargés de ravitaillement. Puis un motocycliste arrive porteur des ordres : à la pointe du jour partir en direction de la Sierra de Pandols reprise

par l'ennemi au cours des derniers combats ; ramasser en route tous les soldats égarés ; puis, pour préparer notre contre-attaque qui aura lieu le lendemain à la pointe du jour, faire la reconnaissance des positions de l'ennemi retranché au sommet de la Sierra.

Les neuf hommes de renfort sont fatigués de leur marche. Ils viennent de la brigade Garibaldi ; il y a cinq Italiens et quatre Français. À moi, il reste un Cubain, un Mexicain, un Tchèque, un Anglais, un Hollandais, un Irlandais, avec moi, l'Espagnol, cela nous remet au chiffre seize. Vite on devient camarades ; on fait le partage de tout, nourriture et cigarettes, on mange et puis l'on dort. À l'aube nous prenons la route. La journée sera chaude, nous avons pris beaucoup d'eau et je donne l'ordre d'en boire le moins possible pendant notre marche. On avance sans courir, en se reposant souvent. Les renforts ont bien récupéré, mais il faut arriver sur le lieu du combat bien reposé. Au loin, l'artillerie et l'aviation n'arrêtent pas de bombarder. Quelque temps plus tard on ramasse un soldat : c'est un Catalan tout jeune ; il est perdu mais il garde une musette pleine de grenades ; il est tout craintif, je le rassure et lui dis de me suivre. Il ne me quittera plus d'une semelle, comme un petit chien. Plus loin nous dépassons un bataillon qui monte au front. Puis nous entrons dans un défilé, où il y a plein de *cuevas* (grottes). Elles sont occupées par des médecins et des infirmiers qui soignent des blessés allongés sur des brancards ; il y a des grottes où l'on entasse les morts ; par dizaines les ambulances n'arrêtent pas d'amener des blessés. On passe devant une grotte où sont les cuisines. On nous donne du bouillon chaud et à chacun un gros pain. Le défilé se rétrécit jusqu'à avoir trois à quatre mètres de large ; et toujours des grottes avec des soldats qui se reposent et des blessés légers qui attendent. Nous allons, comme ça, longtemps, marchant en file indienne. Arrivés à la sortie du défilé nous apercevons la Sierra de Pandols. On en est séparé par une plaine d'environ cent cinquante mètres. On aperçoit partout des cadavres. Puis il y a la Sierra, comme un grand mur de rochers avec partout des arbres tous cassés par les bombardements ; en haut on aperçoit la tranchée, d'où l'ennemi tire sur tout ce qui bouge. Je donne l'ordre de traverser par saut, et pas

ensemble, en guérillas, bien espacé. Si l'un est blessé il doit ramper en avant, jamais en arrière. Nous traversons sans mal en essuyant quelques tirs de mortiers. Au pied de la Sierra, nous sommes protégés par les rochers. Sur la droite, je vois au moins deux compagnies prêtes pour l'attaque. Un peu plus haut il y en a une autre, les hommes cachés sous les rochers. Il y a des tas de cadavres et ça ne sent pas bon. L'ennemi tire toujours sur les renforts qui traversent la plaine pour rejoindre les troupes prêtes à l'attaque. Pour obéir aux ordres, il faut maintenant amener ma section le plus près possible de la crête de la Sierra pour pouvoir bien observer l'ennemi. Je décide de monter par la gauche de la montagne. En progressant de rocher en rocher, nous arrivons à mi-pente et nous nous cachons derrière une muraille de rochers. Le Mexicain me donne un peu sur les nerfs, il ne fait que blaguer avec le Cubain. Le jeune Catalan, lui, tremble comme la feuille : il reste collé à moi, en jetant des regards craintifs partout.

Il faut attendre la nuit pour tenter d'approcher l'ennemi de plus près. Le soleil tape fort et notre provision d'eau est presque épuisée. Par chance, j'aperçois à cinquante mètres plus bas une petite source où l'eau brille. Mais les abords sont sous le feu de l'ennemi. Il y a déjà quatre cadavres autour. Je demande un volontaire ; l'Irlandais part chargé de bidons. Il descend par sauts ; pas un coup de feu ; couché derrière un mort il remplit les bidons, les repasse à l'épaule, puis il remonte. Il n'a pas fait vingt mètres que l'ennemi qui le guette lui tire une rafale. Il tombe, rampe quelques mètres, puis reste immobile, à l'abri d'un rocher. Va-t-il repartir ? Non, pas un geste, il a été tué. Alors je m'élance et je descends par sauts rapides. J'arrive à l'Irlandais. Il est bien mort. Couché derrière le rocher je charge les bidons ; deux seulement ont été troués. Puis je remonte, sautant de rocher en rocher. L'ennemi s'amuse avec moi, tirant par rafales au fusil-mitrailleur. Alors, moi aussi, je vais m'amuser avec eux : je prends une pierre, la mets dans mon calot. Je le lance par la droite, la rafale part et moi je suis passé par la gauche. Je suis à l'abri d'un massif d'arbustes ; il reste vingt mètres à faire en terrain découvert. Je me repose un bon moment. J'aperçois les amis qui s'agitent ; ils

doivent me croire mort. Je vois le Mexicain qui se prépare à partir. Alors je m'élance et cours comme un fou avec mes bidons qui se balancent. Vingt mètres, ça peut paraître parfois long. Les balles me frôlent, mais j'arrive sain et sauf et c'est une explosion de joie. On partage l'eau. Il reste trois bidons pleins que je donne à garder au Hollandais.

Maintenant il faut attendre la nuit. Les heures sont longues à passer. Puis nous voyons des tanks républicains apparaître dans la plaine. Leurs canons tirent sur la tranchée ennemie et le bataillon qui était le plus haut part à l'attaque. Alors c'est un déluge d'obus, de balles et même de grenades qui, lancées de haut, dégringolent la montagne. Les nôtres sont fauchés. Certains arrivent à cent mètres de la crête, puis s'arrêtent cloués. Ça a duré trente minutes. Puis tout s'arrête sauf que l'ennemi tire sur tout ce qui bouge : les blessés et ceux qui veulent aller les chercher.

Mon observateur est parti en reconnaissance, en tirant sur la gauche. Il revient me chercher. En rampant nous atteignons le massif d'arbustes où il s'est fait une cachette. C'est une surprise : de là on a vue sur la tranchée ennemie. Il y a d'abord un nid de mitrailleuses, puis dix mètres plus loin on voit l'entrée de la tranchée et au-delà toute la ligne. Nous sommes à pas cent mètres ; à la jumelle je vois, comme si j'y étais, tout le corps ennemi. Ça grouille dans la tranchée comme dans une fourmilière. Je remarque que des soldats arrivent par la gauche de derrière un nid de fusils mitrailleurs. J'aperçois alors l'entrée d'un sentier qui doit redescendre de l'autre côté.

Deux heures plus tard les nôtres attaquent encore. Mais ça ne peut rien donner, une attaque de front, c'est faire massacrer les hommes pour rien. Trois rescapés de l'attaque se sont réfugiés à l'abri d'un rocher au-dessous de nous. Je leur fais signe et ils nous rejoignent. Ce sont trois Andalous. On leur donne un peu d'eau et tout de suite l'un d'eux commence à parler un peu trop ; il nous traite de lâches parce que nous sommes tout près de l'ennemi et que nous ne l'attaquons pas. Je lui explique quel est notre rôle et les ordres que j'ai reçus. Alors il se calme. Les deux autres m'expliquent à leur tour quel est leur mouvement. Ils savent que cette nuit ils partiront à

l'attaque à la grenade. Je leur dis que si je pouvais voir leur chef je pourrais l'aider beaucoup à conquérir la position. Alors j'emmène le coléreux au poste d'observation, je lui prête les jumelles. Il regarde, pas longtemps. « Je vais chercher le commandant, il est au commencement de la côte avec trois compagnies de volontaires. »

Au bout d'une heure, je vois mon Andalou qui gravit la montagne par sauts, suivi de quatre officiers. Au passage l'Andalou ramasse les musettes des morts. Ils arrivent tous sans dommage : un commandant, un capitaine et deux lieutenants. Je leur fais voir mes ordres puis je les mène au poste d'observation. C'est toujours le même remue-ménage : les uns rentrent dans le boyau, d'autres repartent par le sentier avec des blessés. Il arrive des Marocains avec leur culotte blanche et le burnous marron, le fusil en bandoulière. Après avoir bien observé, le commandant me dit qu'il va changer son dispositif : une compagnie attaquera de front suivant le plan de l'état-major ; mais les deux autres attaqueront par mon côté. Je suis d'accord mais je demande que les deux compagnies ne doivent pas faire mouvement avant mon attaque. Si elle réussit, j'allumerai trois feux de Bengale : un rouge, un vert, un rouge, pour signaler notre position et alors les compagnies pourront nous rejoindre. Le commandant et les officiers s'en vont très satisfaits et repartent en me laissant les trois Andalous.

L'ennemi est toujours en alerte. Il tire sur tout ce qui bouge ; il lance des grenades sur les blessés allongés derrière les rochers. Enfin la nuit arrive ; la fraîcheur nous réconforte ; on est tout fiévreux de chaleur et de soif. Le pauvre Irlandais n'est pas mort pour rien : sans eau on n'aurait pas tenu ; il faut être en forme pour ce que nous allons faire. Maintenant tout semble tranquille. Il y a un beau clair de lune. Au-dessus de nous ça travaille dans la tranchée. On entend le bruit des pioches et des pelles. Un Marocain pousse une brouette en chantonnant. Arrivé à l'entrée du boyau, il la vide sur le parapet, et les pierres dégringolent la pente, nous passent par-dessus la tête. Les heures passent. Puis notre artillerie commence à tirer. Assez loin sur la droite on distingue le bataillon qui monte à l'attaque. L'ennemi commence à tirer. C'est pour nous le